

Avoir le temps

DU MÊME AUTEUR

Nos vies encapsulées, Paris, Puf, 2026.

Un sens à la vie, Paris, Puf, 2024.

Six jours dans la vie d'Aldous Huxley, Paris, Puf, 2022.

Traité des libres qualités, Paris, Puf, 2019.

L'homme qui voulait acheter le langage, Paris, Puf, 2018.

Exister, Résister. Ce qui dépend de nous, Paris, Puf, 2017.

ChatBot le Robot, Paris, Puf, 2016.

L'Âge des transitions, Paris, Puf, 2015.

Global burn-out, Paris, Puf, « Perspectives critiques », 2013 (« Quadrige », 2017).

Les Sept Stades de la philosophie, Paris, Puf, « Perspectives critiques », 2011.

Après le progrès, Paris, Puf, « Travaux pratiques », 2008.

La Philosophie de Simondon, Paris, Vrin, 2003.

Films

Burning-out. Dans le ventre de l'hôpital, réalisation Jérôme le Maire, AT-Doc en coproduction avec Zadig Productions et Louise Productions, 2017.

Simondon du désert, réalisation François Lagarde, Hors-Œil Éditions, 2012.

Pascal
CHABOT

Avoir le temps

Essai de chronosophie



QUADRIGE • POCHÉ

puf

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La
fouille de textes et de données est interdite conformément à
l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN 978-2-13-089182-6

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2021

1^{re} édition « Quadrige Poche » : 2026, août

© Presses Universitaires de France

5, allée de la 2^e DB, 75014 Paris

PRÉFACE À LA PRÉSENTE ÉDITION

Six années se sont écoulées entre la rédaction de cet essai et sa réédition dans la belle collection « Quadrige » des Puf. Au regard des cycles cosmiques, des temps géologiques et de l'évolution de la vie sur terre, six années, ce n'est rien. Juste un souffle, un infime battement au sein de la grande onde temporelle qui emporte l'Univers et englobe ce qui s'y déploie. Mais six années, à l'échelle de ma vie, et de la vôtre aussi, lectrice, lecteur, constituent une durée importante au cours de laquelle bien des nouveautés ont surgi, et des êtres ou des choses anciennes ont péri. Combien de milliers de pensées, de paroles, de plaisirs n'avons-nous pas vus passer au long de ces années dont chaque journée fut à sa manière singulière, avant qu'elle ne soit reléguée dans l'indifférence de l'oubli ?

Là réside le mystère du temps. Nous sommes pris entre les deux ordres de l'infiniment grand, face auquel nous sommes insignifiants, et de l'infiniment petit, que nous surplombons pour

nous donner de l'importance. L'énigme d'être en vie, ce cadeau précieux qui a été fait à chacun sans qu'il l'ait demandé, car nul, jamais, n'a voulu naître, reçoit du temps un éclairage particulier. Toute minute et toute heure de notre existence comptent, sont précieuses, et petit à petit retranchées du grand décompte qu'est notre espérance de vie. Mais cet attachement à ce qui constitue *notre temps*, le voilà relativisé par l'échelle cosmique qui jette sur nos inquiétudes et notre sentiment que tout est décisif un ironique démenti.

Comment vivre ce vertige du temps, qui est aussi celui de la vie ? Nulle science et nul savoir ne peuvent nous y préparer. La science éclaire, mais elle n'aide pas à vivre, car ce n'est pas son rôle. C'est pourquoi la notion de *sagesse du temps* parcourt le présent livre comme un fil rouge. Nous avons besoin d'apprendre à nous débrouiller avec le temps, non pas en gérant mieux notre agenda, même si ce peut être un bon début, mais en prenant conscience du devenir, en apprenant à sentir son passage, en le voyant à l'œuvre dans les métamorphoses des cœurs et des corps. Car le temps est un *grand sculpteur*, selon les mots de Marguerite Yourcenar. Il fait et défait, il aide à polir les statues que sont toutes les vies, avant de s'en servir pour y façonner d'autres œuvres. Or, ce sculpteur n'est pas si indifférent. Parfois, nous tenons aussi sa main, nous guidons son geste. C'est ce que nous apprend la sagesse du

temps, cette *chronosophie* qui tâche de faire naître une relation plus juste et apaisée avec le temps, lequel n'est pourtant *a priori* pas le meilleur ami des mortels.

Parmi les livres que j'ai écrits jusqu'à ce jour, *Avoir le temps* est celui qui eut sur moi l'influence existentielle la plus marquante. Sa rédaction et la réflexion préalable ont atteint des couches plus intimes de mon être que d'autres travaux qui, sans être superficiels, n'ont pas pénétré si profondément dans ma psyché. C'est que le temps est la vérité première de l'être : l'insondable énigme qui l'habite. Prendre conscience de sa puissance, savourer le fait de vivre dans une perpétuelle métamorphose et de conserver tout de même un libre arbitre, voilà qui peut déplacer certaines lignes en nous. N'est-ce pas ce qu'il faut réclamer à la philosophie : de nous agiter en nous questionnant ?

Pascal Chabot, mai 2026

À Geoffroy De Ligne

*Nous errons dans des temps qui ne sont pas les
nôtres.*

Pascal

I

Avoir le temps

Manquer de temps

Nous n'avons plus le temps. Nous sommes, sur cette planète, des centaines de millions dans ce cas, qui répétons plusieurs fois par jour : « Je suis désolé, je n'ai pas le temps. » On aurait voulu écouter mieux ce qu'autrui nous disait, s'asseoir, creuser le sujet. On aurait désiré ne pas s'agacer ni abrégé la discussion, et aussi répondre posément au téléphone, et ne pas simplement écrire : « Pas possible, navré », à une demande importante. On aurait voulu s'attarder avec cet enfant singulier qui nous posait une question. Et peut-être lire calmement ce volume sur les manières de vivre à bord d'une station spatiale. Ou encore paresser un peu plus longuement le matin, pour écouter les bruits de la nature à l'heure où les bourgeons éclosent.

Mais voilà, pas le temps pour ceci ni pour cela. On oppose au réel un même régime pressé. On marche un peu plus vite, on parle un peu plus fort. On travaille du matin au soir. On regarde

droit devant, obligeant ceux qui veulent nous interpeller à accélérer le pas, nous hâtant nous-même pour rejoindre d'autres personnes. Nous sommes ainsi des cohortes, lancées sur les voies rapides de la vie, parties à l'assaut de l'avenir, que des idées d'obligation, de projet, de crédit, de jours meilleurs et de vacances prochaines, éperonnent comme si nous en étions les destriers. Les *to do lists* sont nos tonneaux des Danaïdes, qui se remplissent à peine biffées. Dans les registres oubliés des boîtes de messagerie, de petits drapeaux coupables signalent que les devoirs n'ont pas été remplis. Parfois, tous ces manquements donnent le vertige. Car ce qui est *fait* s'oublie vite, ayant trouvé sa place dans un passé avalisé, tandis que ce qui *reste à faire* s'impose, impérieux, comme un défi pour demain. Tu seras à la hauteur ! Et tu seras à l'heure !

Effectivement, le monde est à l'heure. Le respect des engagements est une politesse sociale élémentaire. Et la tâche de chaque jour s'accomplit, non sans fierté. Ce n'est pas parce que l'on se hâte que l'on bâcle. Le respect des cadences, tout coercitif qu'il soit, n'empêche pas que l'on puisse mener à bien le travail entamé, ni honorer ses obligations. Il a fallu courir, foncer même, manger à peine, mais au bout du jour le compte y est. *On a fait ses heures*, comme le dit l'expression profonde, heures qui ont accouché d'un résultat satisfaisant. Ce n'est pas toujours le *burn-out*,

cette douleur du faire impossible. Dans la majorité des cas, le faire est possible, et d'ailleurs on en vient à bout : le résultat est là.

Mais demeure cette petite voix qu'il faut écouter mieux : « J'ai l'impression de ne pas *avoir* le temps. » C'est dit comme cela, entre deux cadences, entre la dernière session sur Zoom et la préparation du dîner, en quittant un chantier ou dans l'embouteillage qui sépare deux réunions. Ou encore à propos d'une personne que l'on aimerait voir, d'un livre que l'on regrette de n'avoir pas entamé. « J'aurais aimé, mais je n'ai pas le temps... ». Que dit cette excuse, derrière laquelle le moi s'abrite ? Elle dit que le sujet se dédouane en incriminant le temps manquant. Ce n'est pas moi, semble-t-il dire, c'est le temps que je n'ai pas. Or bien sûr, cette excuse est parfois trop facile. Elle peut même apparaître de mauvaise foi. Car après tout, ce n'est pas le temps qui décide que l'on ne peut voir un ami, c'est plutôt l'amitié qui ne s'impose pas suffisamment, la personne qui ne fait pas le choix de cultiver en priorité une relation. On est libre, et le temps n'y change rien. Lui faire endosser toute la responsabilité de nos attitudes est trop facile. Si je n'ai pas lu ce livre, ce n'est pas parce que je n'ai pas le temps, c'est plus justement parce que j'ai choisi d'en privilégier d'autres. Le problème, alors, ne serait-il qu'individuel ? N'est-ce qu'une question de choix ?

L'étrange dépossession

Le temps est la chose la plus essentielle que chacun possède en propre et dont il peut, en théorie, faire ce qu'il veut. Vivre n'est rien d'autre que d'avoir du temps. Mais ce bien précieux a deux destins courants. D'abord, il est pris par la société, accaparé par le travail et par des structures qui nous dépassent. Ensuite, et c'est le deuxième destin qui dépend davantage de chacun, ce temps, nous le dépensons largement, sans compter. Nous en sommes prodigues, nous donnons des heures et des jours à autrui ou à certaines activités futiles, sans toujours nous rendre compte que les minutes ne passent qu'une fois. Sérieux et même maniaque pour tant de détails, l'individu traite souvent son temps avec une belle insouciance. Lui qui hésite parfois à donner quelques euros se montre d'une générosité étonnante dans ses dépenses temporelles. La vérité est pourtant que le budget de jours dont chacun dispose n'est pas extensible, d'autant qu'il est impossible d'en connaître à l'avance le terme. Mais nous vivons comme des immortels, donnant des mois, parfois des années, à des choses ou des relations qui ne méritent pas toujours une telle prodigalité.

Cette légèreté de cigale a toutefois un charme profond ; sans elle, la vie virerait vite à la gravité. Elle deviendrait sourcilleuse sur la dépense, renâclant à allonger quelques minutes supplémentaires. Mais à quoi bon, puisque les secondes

fuient, qu'on le veuille ou non ? Les cigales du temps ont leurs raisons : elles profitent de l'été car elles savent que la belle saison a une fin, et plutôt que d'en répéter la leçon mélancolique, qui est sue par tous, elles dansent et boivent et chantent. L'automne, quoi qu'il arrive, viendra bien assez vite. L'insouciance, en l'occurrence, est peut-être sagesse. Elle est en tout cas le désir de ne pas se gâter par avance l'existence, en convoquant trop tôt une mélancolie qui amplifiera sur le tard. Pour cette raison, ni le sérieux ni la gravité ne sont des remèdes universels à la question du temps. Les frivoles, qui ne le sont parfois que de façade, sont peut-être les plus philosophes.

Mais tout change lorsque l'on s'entend répéter souvent : « Je n'ai pas le temps », et que ces mots deviennent une plainte, voire le sujet d'une révolte. Là, le sérieux s'impose. La cigale ne chante plus, et peut-être même se rebelle-t-elle de n'avoir plus l'occasion d'être joliment négligente. Il faut compter, travailler, s'appliquer, toujours agir, et même alors, le temps lui manque. Non seulement elle ne le dépense pas dispendieusement, mais encore doit-elle constater qu'elle n'en a presque plus. Où est-il passé, alors ? Car du temps, chacun en a chaque jour autant qu'un autre. Une journée compte universellement vingt-quatre heures. Où est alors ce temps ? Où s'envolent les minutes et les heures de ceux qui déplorent la pénurie et, au contraire de Proust,

vivent dans la perte du temps recherché ? Les raisons psychologiques, les choix et les habiletés d'organisation peuvent en partie expliquer cette fuite dont elles désespèrent, mais en partie seulement car on entend aussi des gens très scrupuleux et ordonnés le prononcer, ce constat : « Je n'ai pas le temps » ! Que signifie ce paradoxe ? En effet, il est paradoxal de se plaindre de manquer de quelque chose que l'on a. S'ils n'avaient pas le temps, *stricto sensu*, ces gens-là seraient morts. Or ils vivent, et pourtant ils affirment manquer de ce qui est la condition de leur existence ! De quoi, alors, se plaignent-ils exactement ? De quoi leur déploration est-elle le symptôme ? Comment expliquer cette contradiction ?

En vérité, elle est le signe que leur temps ne leur appartient pas. Ces heures et ces jours qui devraient être à eux parce qu'ils sont consubstantiels à leur existence, leur sont comme subtilisés. Par ce constat de n'avoir pas le temps, l'individu introduit une scission dans sa vie, une scission fondamentale qui fait la différence entre un temps qui n'est pas à lui (alors qu'il est le temps de son existence), et un temps dont il rêve, qui pourrait être sien. Si ce temps n'est pas à lui, c'est que ce temps est accaparé, que ce soit par une structure ou par d'autres individus. Son problème est précisément qu'on s'est emparé de son temps, et donc de sa vie. Tout son temps, déplore-t-il, est du temps *programmé*, du temps

socialement transformé. Et le temps dont il rêve, délié et libre, rimerait avec une solitude fantasmée. Mais celle-ci semble trop souvent impossible, d'où sa colère quand on lui objecte que tout cela n'est qu'une question psychologique de choix et de priorité. L'objection est inaudible, tant l'individu sent combien des obligations professionnelles, familiales et sociales se sont immiscées dans sa temporalité jusqu'à en régler les détails. Il éprouve que le temps *programmé* dans lequel il vit n'a pas été organisé par lui, et que sa vie entière est réglée par des contraintes, des volontés, des intentions qui ne sont pas les siennes.

Ainsi, sous ses airs de constat dépité, le célèbre « je n'ai pas le temps » trahit une dépossession, suivie parfois d'une volonté de rentrer dans son droit. Rien ne semble plus juste que de disposer de son temps, puisque ce n'est que cela, vivre : avoir du temps. Or rien n'est si commun que d'en manquer, de le donner ou d'en être dépouillé, même sans intention malfaisante... Pourtant le résultat est là : mon seul bien devient aliéné.

Cette prise de conscience provoque un puissant déniement. On croyait naïvement le temps distribué à chacun de manière impartiale ; on le jugeait indifférent depuis son intouchable neutralité métaphysique – car quoi de plus neutre que le Temps, quoi de plus insensible aux affaires humaines que ce mystère cosmique ? Et l'on comprend plutôt que cette indifférence n'est que

physique et métaphysique, alors que, concrètement, le temps fait l'objet d'une âpre lutte, allant jusqu'au vol. Cette lucidité nouvelle change tout ! On ne peut plus se retrancher derrière le fatalisme poétique qui admet, impuissant, la loi universelle selon laquelle le temps a toujours soif. Car il semble bien que ce soit l'autre, parfois, qui ait soif de mon temps. Au lieu de l'implorant « Oh temps, suspens ton vol », il conviendrait plutôt, sous le mode de la réclamation, que l'on suspende le vol du temps ! Car ce n'est pour certains que rapine, larcin, et en définitive, il ne reste rien... Alors qu'il y avait tant et tant de temps... Étrange avoir, qui est aussi de l'être.

Un problème de qualité

Le temps a mille visages. Il est partout, et toujours changeant. Il est le passé et le futur, le présent et le devenir. Il est un mystère défiant notre compréhension, une étrangeté qui englobe la vie comme la mort. C'est le plus vaste des sujets, qui met notre langage à rude épreuve, puisque jamais les mots ne paraissent si maladroits que lorsqu'ils doivent caractériser ce milieu omni-englobant en lequel l'être tout entier prend place, apparaît et disparaît, conservant une identité malgré sa constante variabilité. Le temps est à jamais le tremplin vers la métaphysique.

Il est aussi très concret, très quotidien, et c'est par là que l'on a choisi de commencer. Ainsi de